

Sur la piste du Canada errant de Jean Morisset

Marcel Olscamp

Number 267, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

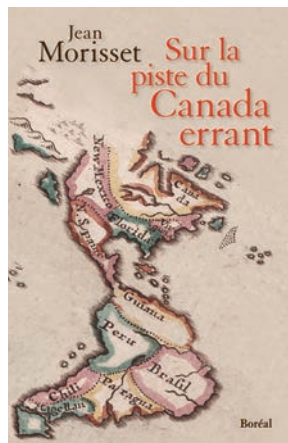
Olscamp, M. (2019). Review of [*Sur la piste du Canada errant de Jean Morisset*]. *Spirale*, (267), 38–40.

L'Amérique blastée

SUR LA PISTE DU CANADA ERRANT

JEAN MORISSET

Boréal, 2018, 362 p.



Jean Morisset appartient à la même famille d'essayistes que l'anthropologue Serge Bouchard : comme lui, il éprouve une fascination pour la « Franco-Amérique », ce domaine éclaté dont les fragments se trouvent éparpillés partout sur le continent. Les deux écrivains ont aussi pour point commun de nous offrir une réflexion en prise directe sur le monde concret, puisqu'ils ont tous deux arpenté de long en large le pays improbable dont ils nous parlent. Dans un tout autre registre, on peut aussi rapprocher leurs travaux de ceux du professeur François Paré, qui se penche depuis toujours sur les littératures de l'Amérique française dans ce qu'elles ont de plus joyeusement anarchique.

Une chose est sûre : l'objet d'étude de ces chercheurs peut être extrêmement séduisant pour l'esprit, précisément parce qu'il est difficile à appréhender. C'est une sorte de territoire palimpseste dont les contours existent à peine sous le pays cadastré qu'on nomme aujourd'hui Canada. Les difficultés commencent justement au moment où on cherche à le circonscrire. Jean Morisset, pour sa part, se donne pour mission, avec ce nouveau livre, de « raconter par à-coups une histoire : celle du Canadien canayen métis-créole à l'oralité nomade au sein du pays errant ». Sa croyance en cette insaisissable créature est telle qu'il va même jusqu'à suggérer que « la fabrication du Québécois », au tournant des années 1960, n'aurait été qu'un « substitut identitaire » destiné à remplacer le véritable arpenteur des territoires, désormais hors d'atteinte. On peut alors se demander s'il est vraiment nécessaire de réactiver la vieille identité « canayenne » ; pourquoi, pourquoi *maintenant* devrions-nous retourner *Sur les traces du Canada errant* ?

Dans un entretien avec l'auteur (qu'on peut retrouver sur YouTube), la sociologue Dalie Giroux, qui semble avoir joué un rôle décisif dans la publication de cet essai, le définit comme une « géohistoire vue d'en bas » : pour Morisset, en effet, les communautés francophones, bien plus qu'une aimable collection de groupuscules atomisés, incarnent la réalité même de l'identité française en Amérique. Dans

son introduction, il retourne l'Europe colonisatrice contre les incorrigibles voyageurs qu'elle a elle-même engendrés, réactualisant au passage la féconde dualité canadienne-française que Félix-Antoine Savard avait mise au point dans son *Menaud*: «*Les visions d'établissements sédentaires, les désirs de richesses, les desideratas d'enchristements sous la bannière et la croix procèdent de l'Europe. La mouvance nomade et l'épopée sans nom négociant les rivières, franchissant les pistes en raquettes et traversant les lacs en toboggan sont celles de l'Amérique.*» Par la suite, il refait de brillante manière le parcours des glissements successifs par lesquels les «*Franco*», après 1760, ont fini par perdre leur identité canadienne aux mains des «*British Americans*».

LE LEXIQUE ET LE REFUS

La forme générale de cet essai épouse de manière assez étroite la teneur de son propos. En premier lieu, l'objet de la recherche est difficile à définir parce que la réalité qu'il englobe est elle-même évanescence ; pour cette raison, l'ouvrage est particulièrement créatif au niveau lexical. On y trouve un judicieux mélange de néologismes et d'archaïsmes rescapés de la parlure vernaculaire : «*Canabec*», «*Canayens*», «*Britaniens*», «*Yankis*», «*Frenchés*» «*norditude*», etc. De la même manière, l'auteur semble éprouver une sorte de jubilation provoquée par l'énumération ; il cherche à traduire l'immensité du continent, l'extrême dispersion des «*Franco-Américains*» et l'impossibilité où il se trouve de saisir dans son ensemble ce pays fracassé, à moins d'invoquer à chaque fois la liste complète de ses parcelles : «*Dènès, Flancs-de-chien, Nahannis, Couteaux-Jaunes, Castors, Peaux-de-Lièvres, Esclaves, Loucheux, Koutchines : qui étaient-ils, au juste, tous ces gens de l'extrême, depuis le lacis des lacs intérieurs et les chapelets de rivières aux confins de la taïga ?*» Cependant, malgré son caractère foisonnant, cet ouvrage est beaucoup plus structuré que l'auteur le prétend lui-même ; on peut y déceler, en toile de fond, une véritable tragédie en trois actes.

Dans la première partie, l'auteur cherche selon quelles conditions le *Canadien* (pris dans le sens de «*Sauvage blanc*» qu'il lui donne) pourrait se montrer solidaire de tous les mouvements de libération qui, à l'échelle continentale, ont traversé les Amériques depuis les débuts de l'histoire coloniale. Pour ce faire, il doit d'abord déterminer la spécificité du groupe auquel il appartient et, là-dessus, son jugement est sans appel : «*Qu'on se l'avoue ou pas, nous sommes les résistants et les survivants d'une Amérique blastée.*» Un double mouvement se fait donc sentir

ici : la «*complicité entre Canayens et Sauvages*» qui, à proprement parler, serait à l'origine de l'identité canadienne (grâce au mouvement de rejet du colonisateur français qui ne reconnaît plus ses congénères) ; puis, après 1760, le «*rapt progressif*» par lequel les Anglo-Saxons se sont approprié sans vergogne cette identité tout en la vidant de ses principales composantes : «*les loyalistes véhiculeront avec eux l'idéologie implicite d'un triple refus : refus de l'altérité, refus du nomadisme et refus du métissage, c'est-à-dire les trois éléments essentiels de l'américanité.*» Il ne reste plus ensuite, sur le territoire, que des îlots de «*Canucks*» esseulés dont la nécessaire solidarité est à jamais rendue impossible par les nouvelles bornes coloniales.

UN ACTE MANQUÉ

La deuxième partie de l'ouvrage nous fait rétrospectivement assister à l'émergence du Canada britannique, à partir du point de vue de ceux qui ont été spoliés par cette édification à la fois lente et brutale. Ce chapitre met en relief le manque total d'inspiration de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique (AANB), document légal insipide grâce auquel le Royaume-Uni aurait cherché à perpétuer son emprise sur le continent américain. L'auteur met au jour un gigantesque malentendu initial : les concepteurs de ce pays artificiel étaient d'abord mus par une volonté farouche de «*rester Anglais*», comme le montrent d'ailleurs de nombreux écrits, connus et moins connus, de Sir John A. MacDonald et des autres «*pères de la Confédération*». Pour éviter d'avoir à constituer leur identité à partir du véritable héritage «*canayen*», et faire ainsi abstraction de ces encombrants «*Franco-Américains*», les Britanniques d'Amérique – les «*Britamiens*» – se sont tournés vers «*l'idée du Nord*» (pour reprendre un titre emblématique de Glenn Gould) : «*Ils ont beau pousser l'Autochtone, le Canadien, le Métis sous les franges de l'empire nordique par leur mise en réserve physique et mentale, et proclamer la nationalisation de la forêt, des prairies, des bosquets, des coulées, de la glace et des neiges au nom du patriotisme et de la royauté, ils savent que quelque chose leur échappe : l'essence du pays.*» Sur ce point, on est tenté de donner raison à l'essayiste ; il suffit par exemple de visiter le Musée des Beaux-Arts d'Ottawa pour mesurer la force d'attraction qu'exerce, encore aujourd'hui, l'imaginaire boréal sur les artistes du Canada anglais. En somme, cette nordicité revendiquée trahirait, elle aussi, une forme de déficit identitaire.

La troisième partie de *Sur les traces du Canada errant* représente l'acte final d'un drame qu'on croyait bien connaître, mais qui nous est présenté ici sous un angle entièrement inédit. Pour boucler la boucle, Morisset montre comment le Québec, au lieu de tisser

des liens avec le vrai pays-maquis, en est lui-même venu à intégrer et assimiler le discours « *britamien* » tout en reniant sa véritable allégeance. Il s'attache à démontrer que les Québécois n'ont eu rien de plus pressé, au moment de conclure les ententes de la Baie-James (1975), que de reconduire les façons de faire des usurpateurs ; en signant ces documents, écrit-il dans un raccourci saisissant, « *le Québec a virtuellement assumé lui-même la succession des meurtriers de Riel* ». Dans ce contexte, il va même jusqu'à refuser d'écrire « province de Québec » en français parce que c'est une traduction de l'appellation légale qui se trouve dans les textes juridiques de l'AANB. Au total, il se livre à une implacable démonstration logique qui nous amène à revoir nos idées préconçues sur l'histoire territoriale.

QUESTION DE VARIÉTÉ

Dans ses remerciements, l'écrivain révèle que son manuscrit a été « *extrait des cartons où il reposait en hibernation prolongée* » ; il faut donc comprendre que *Sur la piste du Canada errant* a été rédigé il y a un certain temps, comme en témoignent aussi la plupart des références bibliographiques, qui sont relativement anciennes. On aurait aimé que l'auteur prenne en compte, même brièvement, l'apport de travaux plus récents qui recourent son propos : je pense par exemple à *La destruction des Indiens des Plaines* de James Daschuk (2015 pour la version française) ou au *Centre du monde* d'Emmanuelle Walter (prix *Spirale* Eva-Le-Grand 2017). De même, une brève mise à jour aurait permis de jeter un pont temporel entre les actions relatées dans ce *Canada errant* et certaines expériences qui ont été tentées depuis : que faut-il penser, par exemple, de la « Paix des Braves » de 2002 ou de la création, en 2013, du gouvernement régional mixte Eeyou Istchee Baie-James ? Ces deux événements sont simplement mentionnés au détour d'une page. Mais ces remarques ne sont que vétilles si l'on prend en compte la riche documentation de base (les « classiques ») qui nous est ici redonnée, de manière fort opportune. N'oublions pas aussi que l'essai, comme genre littéraire, prend le chemin qu'il veut et n'a pas à présenter de lettres de créance ; « *j'ai vu ce que j'ai vu* », écrivait fort justement Pierre Vadeboncœur, qui en connaissait un bout sur la question.

Signalons en terminant que cette œuvre s'inscrit résolument dans la valorisation du mélange et de l'hybridation des cultures : paradoxalement, malgré son caractère un peu intempestif, il voit le jour dans un contexte particulièrement fécond. Grâce aux

enjeux qu'il soulève, il ouvre un espace de discussion original et permet de relancer sur des bases inédites les houleux débats de l'été 2018... En effet, *Sur la piste du Canada errant* se trouve potentiellement au carrefour de bien des polémiques actuelles – par exemple à travers la notion de « *sauvage blanc* » ou celle d'« *identité créole et métisse* », qui se trouvent au cœur de l'argumentation de Morisset et qui courent d'un bout à l'autre de son livre. Il apparaît difficile aujourd'hui de faire l'économie de ces débats, surtout que, pour le géographe, « *dans tout Canadien [pris au sens originel du terme] existe, ne serait-ce que par dénégation, un Indien renié et combattu, assumé ou glorifié, mais jamais absent* ».

Jusqu'à tout récemment, toute l'histoire du continent ne visait qu'à faire disparaître cette identité primitive, à « *arser la mémoire sauvage et géographique qui constitue l'essence même du Canadien* ». On n'a pas à chercher bien loin pour constater que, par un étrange retour des choses, après avoir longtemps tenté de « *dissimuler à ses propres yeux son identité créole et métisse* », le « *Canadien fait Québécois* » veut aujourd'hui avoir été métis et cherche en lui-même les traces de cette mixité pour les mettre en lumière. Il trouvera, dans cet ouvrage lyrique et stimulant, matière à le conforter dans son entreprise de reconnaissance.

**[...] pour Morisset,
en effet, les
communautés
francophones,
bien plus qu'une
aimable collection
de groupuscules
atomisés, incarnent
la réalité même de
l'identité française
en Amérique.**